

# Ouverture du premier congrès de l'e.l.p.

---

Jean ALLOUCH

Ce premier congrès de l'école lacanienne de psychanalyse se propose de prendre acte et de l'actuelle crise des fondements de la psychanalyse et de sa résolution lacanienne par le ternaire S.I.R.

Le bel esprit — et l'analyse n'en manque pas — fera certes remarquer que l'histoire de la psychanalyse est celle de crises successives. Franchissant un pas de plus, un pas de trop, il envisagera l'état de crise comme étant le régime normal d'une discipline qui, en cela, se différencierait de toute science constituée. Tel est l'insidieux dérapage (un *de facto*, justement relevé, vire au *de jure*) selon lequel les faits de crise en viennent à être goûtés pour eux-mêmes, voire cultivés.

Pourtant, il n'est personne, dans cette veine, pour pousser les choses jusqu'à donner au concept même de crise le statut d'un fondement. Dira-t-on que Freud a découvert le « conflit psychique » ? Mais conflit entre quoi et quoi ? Il faudra bien produire un certain nombre de termes, avoir affaire à leur consistance et traiter de leur fondement.

Freud ne s'est pas soustrait à cette exigence, lui qui alla même jusqu'à inventer un nom, celui de « métapsychologie », pour distinguer ceux des travaux analytiques qui visent à éprouver la cohérence des principes et concepts fondamentaux (*Grundbegriffe*).

En avançant le terme « crise des fondements », nous disons quelque chose de tout à fait précis : que la métapsychologie de Freud n'est plus désormais reconnue, et nulle part dans le monde, comme étant dans cette position en surplomb d'où elle pourrait trancher de la recevabilité ou de l'exclusion des énoncés nouvellement produits dans le champ freudien.

Les signes ne manquent pas, qui renvoient à cet état de fait aujourd'hui explicitement formulé et tout spécialement au sein de l'*International psychoanalytic association*, alors même que la question reste confuse chez ceux qui ont eu affaire, fût-ce temporairement, au frayage de Lacan.

Une des formulations actuelles de cette embrouille s'énonce : « à chacun son retour à Freud », subtile façon d'éconduire, en le dupliquant, le frayage lacanien. Ce transfert implique en effet qu'aucun de ces « retours » (noter le pluriel) n'est jamais bouclé, ne fait jamais événement au sens d'une atteinte effective de la position « en surplomb » (Michel Foucault) du texte fondateur. Aussi n'y a-t-il ici place que pour l'ingénieur-psychanalyste (épinglage de J. Cournut, *Revue Française de Psychanalyse*, sept. oct. 1985), les « visionnaires » étant rejetés hors-champ. Un tel effet a sa raison dans une aporie de la discursivité elle-même : si la fonction du « retour à... » lui est consubstantielle, il n'y a d'instauration d'un discours comme lien social que pour autant que cette fonction reste non effectuée. Il ne saurait donc y avoir un repérage de la crise des fondements de la psychanalyse qu'en deçà de la discursivité, que là où on a méconnu son incidence ou bien encore là où les limites de son concept auront été éprouvées.

Le numéro ci-dessus cité de la R.F.P. s'intitule lui-même : « une crise de la métapsychologie » — pas moins ; et la lecture des travaux de Merton M. Gill, Roy Shaeffer, Heinz Kohut et autres confirme on ne peut mieux qu'un tel titre n'a rien d'abusif. Sont contestés les trois axes freudiens de la métapsychologie, le modèle thermodynamique, la notion d'appareil psychique et nombre de considérations freudiennes locales mais certes pas secondaires pour autant (ainsi la théorie du tube en U) qui découlent moins de l'expérience de Freud que de sa théorisation « physicaliste ». D'ordonnatrice de l'analyse, la métapsychologie freudienne est devenue, note-t-on, « obstacle à son développement ». Aussi certains en viennent-ils jusqu'à proposer rien moins qu'un « nouveau langage » pour la psychanalyse.

S'il fallait un indice de plus, quant à l'incidence de cette crise en France, on le trouverait sans peine à seulement ouvrir le dernier livre de Didier Anzieu. Il n'y a plus, écrit-il, *une* (c'est lui qui souligne) mais « des théories analytiques, chacune convenant mieux à tel type de patient ou même d'analyste, ou — va-t-il jusqu'à ajouter — à tel moment de la cure » (cf. *Une peau pour les pensées*, p. 47). Un morceau d'une théorie pour un morceau d'une cure, un autre morceau d'une autre théorie pour un autre morceau de la même cure, ou bien d'une autre : on ne saurait mieux désigner l'incidence d'une crise des fondements.

Depuis une vingtaine d'années, confirme E. Roudinesco, les

institutions analytiques n'ont plus de référence commune (*La bataille de cent ans*, T. II, p. 485).

L'acuité de ce défaut se trouve soulignée par la forclusion qui frappe désormais toute tentative de rabattement de la question au plan de la technique analytique. C'est que nous ne pouvons plus, et spécialement du fait de Lacan, accepter qu'à cet éclatement fasse contrepoids une unité qui serait celle d'une technique (c'est la position d'Anzieu) d'ailleurs peau de chagrin puisque réduite, en l'occurrence, au « contrat analytique ». Un tel contrat, s'il peut en effet lier l'analysant à une demande du psychanalyste, n'assure la subsistance de ce lien, nous le savons désormais, qu'au mépris du transfert.

Envisagerions-nous donc aujourd'hui la question comme ce fut entrepris en 1964, moment où un Louis Althusser consacrait aux fondements de la psychanalyse un séminaire à l'enseigne d'une normalité supérieure ? Réitérons-nous, purement et simplement, la problématique d'alors ?

En ce temps-là, Lacan lui aussi planchait sur cette question des fondements. Pour lui, ça n'était pas nouveau et ça n'a pas cessé par la suite, loin s'en faut. Est explicite chez lui, dès sa première intervention dans le champ ouvert par Freud (Marienbad 1936, il y propose la première composante de sa thériaque), cette visée de donner à l'analyse freudienne ses fondements. A seulement ouvrir le dernier paru des séminaires, on peut lire que ce qu'il apporte d'inattendu et d'original concernant l'éthique de la psychanalyse advient, il le dit noir sur blanc, « *en référence aux catégories fondamentales — le symbolique, l'imaginaire et le réel — dont je me sers pour vous orienter dans notre expérience* ».

En 1964 Lacan est en train de tisser sa toile ; et les élèves d'Althusser sont partie prenante de cette « actéilité ». C'est ce qui les empêche de poser, *de leur place*, le problème qu'ils veulent traiter : ils ne peuvent pas, en effet, en même temps que Lacan traiter avec les instruments de Lacan le même problème que Lacan. Faute d'avoir pu différencier un point de vue particulier, leur erreur aura été, temporellement, d'avoir vingt ans d'avance sur tout le monde, et spatialement de croire pouvoir être dans le droit fil de Lacan.

Un mot d'esprit fera sentir ce problème de « point de vue ». Il relate un échange qui eut lieu entre le Cardinal de Lyon et Alexandre Dumas fils au moment de la sortie de *Madame Bovary*.

— *Qu'en pensez-vous ?* demande le cardinal à l'écrivain.

— *C'est d'un grand talent*, répond celui-ci.

— *Mais non, très cher, c'est véritablement génial... et... après un bref temps de réflexion le cardinal ajoute... Certes, pour s'en rendre compte, il faut avoir confessé en province.*

La différence de point de vue entre la problématisation de 1964 et la nôtre aujourd'hui est là : la dissolution de l'*Ecole freudienne* puis la création, approuvée par Lacan, de l'*Ecole de la cause freudienne*, création à laquelle nous avons dit non, nous a relégués « en province », contraignant ainsi notre point de vue à n'être plus dans le droit fil de ce que Lacan proposait à ses auditeurs comme devant être leur point de vue sur son propre frayage.

Le fait est qu'à faire sienne telle présentation de ce frayage que Lacan, à un moment donné, a pu anamorphiquement mettre en avant-scène (celle du primat du symbolique est aujourd'hui spécialement élue), qu'à adopter telle version qu'il met en circulation comme susceptible de dire ce qu'il fraye (alors même que, ce faisant, il fraye ce qu'il dit), l'élève se trouve *ipso facto* empêché de le lire. La chose est réglée comme du papier à musique.

Jacques-Alain Miller nous est ici précieux pour avoir l'audace de noter ce qui, là-même où on assure se référer à Lacan, reste parfaitement flou. Célébrant le cinquantième anniversaire du *Stade du miroir* (cf. *Lettre mensuelle de l'E.C.F.*, juin 1986, p. 4), cet auteur remarque à juste titre que l'image a été, pour Lacan, ce point d'Archimède extérieur au corpus freudien mais qui, de par cette extériorité elle-même, donnait à Lacan un accès inédit à ce corpus. Où trouver aujourd'hui, se demande Miller, celui qui, disposant d'un tel point d'Archimède, nous donnerait accès « au corpus freudien et lacanien » ? Une telle attente — avec ce que l'attente implique d'inhibition — résulte de ce qu'on imagine devoir être : la survenue d'un « lacan » qui serait au freudo-lacanisme ce que Lacan aurait été à Freud, cette dernière articulation étant ici prise comme modèle.

On pose tout d'abord que « le Stade du miroir, comme tel n'est pas un principe d'invention » (ce qui se révèle inexact pour peu qu'on ne néglige pas le texte sur *Les complexes familiaux* et les derniers séminaires topologiques). On re-marque ensuite cette non-fécondité (prétendue) par « différence [avec] la logique du signifiant qui, elle, est matricielle » (ce qui est partiellement exact mais rate la thériaque R.S.I.). Mais le remarquable, la désespérance d'un point d'Archimède nous le démontre, reste le témoignage de ce que cette ré-affirmation d'un primat du symbolique s'avère laisser en panne la lecture de Lacan. Et aussi, autre « résultat » de ce défaut d'une « prise aussi efficace », l'embrouille freudo-lacanienne, ici signée par le singulier « au » qui fait un seul corpus des textes de Freud et de Lacan.

Sommes-nous condamnés (comme c'est le préjugé dont la nocivité ne touche pas seulement l'E.C.F.) à devoir entrer dans la

lecture de Lacan comme il est lui-même entré dans celle de Freud? A faire « retour à Lacan » — connerie qui n'a pas manqué, déjà, de s'écrire? N'aurions-nous d'autre choix que de nous embarquer dans les voies pour nous sans issue de la métaphore du point d'Archimède?

Ce serait méconnaître la différence de place de Freud et de Lacan dans l'histoire du mouvement psychanalytique, et la disparité des positions énonciatives de chacun d'eux. La nôtre de surcroît.

Nous n'avons pas besoin d'un point extérieur au corpus lacanien pour avoir accès à ce corpus car il se présente à nous comme « *un langage dont la parole énonce, en même temps que ce qu'elle dit et dans le même mouvement, la langue qui la rend déchiffrable comme parole* » (définition de la littérature post-mallarméenne selon Michel Foucault — cf. « La folie, l'absence d'œuvre », in *La table ronde*, mai 1964, p. 18). Un tel déchiffrement est notre affaire, et l'élection des points-nœuds sur lesquels il va se jouer notre responsabilité, laquelle a sa place marquée de ce que nulle part dans son frayage, Lacan ne dit le vrai sur le vrai.

Notre lecture de Lacan n'en est pas au point zéro. Elle nous a contraint à élire la thériaque lacanienne comme étant certes d'abord une parole de Lacan, mais une parole que nous accueillons comme ayant la portée d'une proposition, celle d'un « triplique » (Sém. du 9 déc. 1975) qui donne ses « catégories fondamentales » à l'analyse.

Le nouage borroméen de ces trois catégories les aura-t-il, en une écriture singulière, porté au paradigme? Pour n'être pas aujourd'hui en mesure de trancher nous savons cependant que c'est seulement à en faire l'objet d'une certitude anticipée qu'on le mettra à l'épreuve. A sa fécondité se jugera l'R.S.I., l'hérésie lacanienne.

